

Zeitschrift: Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung
Band: 16 (1940-1941)
Heft: 51

Artikel: Puissance de la terre
Autor: Guigoz, Maurice
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-713180>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 22.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

tus. Mais les raids de jour se raréfient, ceux de nuit se multiplient.

A partir de la fin de septembre, ils se dispersent sur toute l'Angleterre. Les raids de jour, menés par les avions de chasse ME 109, transformés en bombardiers, et par des Dornier, opérant à 10.000 mètres se heurtent aux patrouilles de Spitfire. La bataille aérienne se transforme en une lutte d'usure.

A partir de la mi-novembre, l'offensive allemande devient uniquement nocturne. Le 19 novembre une tactique nouvelle est inaugurée. C'est l'attaque en masse, dans la même nuit, sur le même objectif. Elle a reçu le nom de

«coventryisation», du nom de la ville de Coventry, qui eut l'honneur de l'étréner.

Au cours de ces luttes des exploits individuels étonnants émergent ainsi que des noms d'as fulgurants comme ceux des Allemands Mölders et Wieck, qui totalisèrent 55 et 56 victoires.

La même évolution se dessina qu'en 1917: le raid nocturne remplaçant le diurne. Comme en 1917, la chasse reste à la base de la défense. La D.C.A. se révéla, dans l'ensemble, presque impuissante, la chasse de nuit d'une efficacité bien moindre que dans la dernière guerre. Les bombardiers de l'époque ne dépassaient pas 130 k./h. à

3000 mètres d'altitude, où ils étaient balayés par les projecteurs installés au sol. Aujourd'hui, les vitesses sont de l'ordre de 500 km., 140 m. par seconde, alors que, par nuit claire, on voit à peine à 500 mètres.

La lutte de cette année au-dessus de Londres — si la campagne de Russie ne la diffère pas — dira si la chasse de nuit a définitivement vécu ou, si au contraire elle est appelée à une renaissance peut-être décisive pour l'issue de la guerre aérienne.

Ed. Delage
de l'Académie de Marine de France.
(Tiré de la «Tribune de Genève».)

Puissance de la terre

Il semblait être de ceux auquel tout a été donné. La richesse d'abord: il était le fils de l'un des hommes les plus en vue de la finance internationale. La beauté ensuite: une beauté mâle et fine à la fois, faite d'un corps d'athlète antique, d'un visage où la race apparaissait tout entière. L'intelligence enfin, et avec elle le goût des choses belles.

Mais il manquait cependant bien des choses encore à Jacques Barman pour être digne de lui-même. Le sens de la simplicité, la volonté de travail, la connaissance de ses possibilités, le sens de la morale. Il appartenait, immédiatement avant la guerre, à cette jeunesse dorée des grandes villes européennes qui semblait lassée de tout, même de plaisir, vivait dans une atmosphère artificielle de luxe et de nonchalance, que même dix années de crise n'avait pu atteindre. Et de tous ses camarades il était peut-être encore le plus franchement cynique. Le bruit de ses aventures avait souvent troublé les salons parisiens ou les réceptions mondaines de Londres. Certains prétendaient qu'il n'était pas étranger au suicide de la jolie Nicole Fresne, trouvée un matin assommée de véronal, après avoir été plusieurs mois, au su de tous, liée avec ce mondain volage.

La guerre rappela à Jacques Barman qu'il était Suisse, et officier. Il rentra, rejoignit son unité sans témoigner aucun sentiment précis. Au fond de lui-même, cela lui était, il le reconnaissait, passablement égal d'être ici ou là, et même le sort de son pays lui restait indifférent. Son égoïsme d'un côté, son esprit critique de l'autre le rendait enfin peu sensible aux grands mouvements collectifs d'espoir, de résolution nationale, de fierté. Il fit son devoir, sans enthousiasme comme sans regret, se sentant étranger à la terre qu'il défendait.

*

La Cp. marche lentement sur la route poussiéreuse de montagne. La vallée

s'ouvre devant elle, débouchant sur la plaine comme un grand trou d'ombre fraîche. Déjà apparaît le bourg valaisan assigné comme cantonnement.

Le lt. Barman pense que, ce soir, une fois de plus, il ne saura pas nouer de cordiales relations avec les gens qui l'hébergeront. Il se prend à envier certains de ses camarades que l'on accueille toujours comme s'ils étaient les fils de la maison, tant il y a en eux de simplicité vraie. Lui passera sans qu'on l'arrête. Le soir, après le souper au mess, il retrouvera dans sa chambre un livre aimé, sans doute, mais nulle chaleur humaine. Sans qu'il veuille se l'avouer ce déracinement de ceux qui ont vécu loin de chez eux trop longtemps lui pèse parfois.

Le village est là. Le jeune officier admire la place carrée que borde une église. Les maisons uniformément grises, de la couleur du granit, les champs tout proches, la domination immédiate des sommets, tout cela donne une grande sensation de force durable, de calme, de volonté paysanne. Après avoir logé ses hommes il s'en va à la recherche de son logement à lui. Son ordonnance lui a trouvé «une chambre magnifique» au bout du village, chez le secrétaire de commune.

— Ce doit être ici.

Une grande ferme, surplombant le torrent, avec, à droite un magnifique verger. Barman frappe. Une jeune fille vient ouvrir, devant laquelle, brusquement, il reste étonné, tant le visage est beau, ferme et reflète de joie de vivre. Elle sourit d'un grand sourire clair, les yeux brillants, heureuse d'avoir encore un service à rendre.

— Vous êtes le lieutenant pour lequel on a réservé la chambre? Venez s'il vous plaît, je vais vous montrer le chemin.

Elle porte la simple jupe grise, en drap de Bagnes, et une chemisette blanche sans garniture. Il admire son corps à la fois robuste et souple. Elle lui fait penser à certains portraits de

Claude Lorrain, ou à ces images de jeunes filles que dessinait Botticelli.

Le soir même le lt. Barman s'est excusé de ne pas venir souper au mess: — Je suis invité par mes hôtes, a-t-il dit.

Et il soupe avec eux, dans une grande cuisine merveilleusement propre où dansent les dernières rayons de soleil. Marie-Louise — c'est le nom de la jeune fille — fait le service, car même chez ces gens aisés on ne prend pas de bonne. Il la regarde aller et venir, active, sans cesser cependant de se mêler à la conversation. Pour la première fois de sa vie, sans doute, le jeune dandy entend parler du dur travail de la terre, de la patience, de l'espoir de ceux dont la vie est suspendue au rythme des saisons. Il est trop intelligent pour ne pas comprendre la grandeur qui se dégage des mots échangés à travers la table familiale. Et, en même temps, dans son esprit, une comparaison s'impose. Il songe aux jeunes femmes élégantes, fardées, artificielles, qu'il a laissées derrière lui. A celles avec lesquelles il a joué, sans illusion de part et d'autre, le jeu de l'amour. Sans doute sont-elles brillantes, spirituelles, jolies. Mais jamais il n'a vu en elle ce regard droit, plein de joie, de naturelle pureté, qu'il trouve chez Marie-Louise.

Dès lors il passa presque toutes ses soirées dans cette accueillante famille. Et chaque jour un peu plus il mesurait le morne de sa vie passée, il s'étonnait d'avoir pu se contenter d'une existence aussi vide, fausse. En même temps non seulement il aimait Marie-Louise, mais ce sentiment lui permettait de voir son pays enfin sous son vrai jour. En regardant peiner dès l'aube les paysans de la vallée il comprit ce qu'était le travail de la terre. Des liens qu'il croyait morts se renouèrent entre lui et la Patrie. Il sentit que quelque chose au fond de lui-même venait de renaître, qui était une âme.

Lorsque l'ordre de départ arriva le lt. Jacques Barman savait qu'il était prêt au bonheur. Maurice Guigoz.